

Proposition de communication pour la session spéciale
« La transition agroécologique en pratique »
Journées de la Recherche en Sciences Sociales
Lyon, 14 et 15 décembre 2017

Titre : « Réussir en homéopathie », à propos d'une expérience collective entre éleveurs du Diois.

Auteurs : Louis Rénier, Aurélie Cardona et Élisabeth Lécivain (INRA-Écodéveloppement)

Contacts : louissrenier@gmail.com ; aurelie.cardona@inra.fr ; elisabeth.lecrivain@inra.fr

Résumé :

Dans un contexte de prise de conscience des problématiques liées à l'utilisation des antibiotiques en élevage, ce travail porte sur l'expérimentation de l'homéopathie comme alternative à la médecine vétérinaire conventionnelle. Plus précisément, il interroge l'expérience d'un collectif d'éleveurs du Diois (Drôme), réunis autour de cette méthode de soin avec leurs animaux. Deux axes de réflexion y sont travaillés. Le premier axe questionne les formes de cet agir en collectif et son rôle dans l'acquisition et le perfectionnement des compétences des éleveurs en matière d'homéopathie. Le deuxième axe se concentre sur la pratique du diagnostic homéopathique et tente de saisir ce qui s'y joue du point de vue des relations entre éleveurs, vétérinaires et animaux. Les résultats de cette recherche rendent compte de comment la participation à différentes activités collectives articulées dans le temps, contribue d'une part à l'apprentissage d'une pratique alternative, d'autre part à l'autonomisation et à l'implication des éleveurs dans la gestion de la santé animale.

Mots clefs : alternative, apprentissage, relation éleveur-animal, entretien compréhensif, observation ethnographique.

Introduction :

Impulsé dès 2011 par le Ministère de l'Agriculture, puis intégré en 2012 dans le *Projet Agro-écologique pour la France* lancé par le ministre Stéphane Le Foll, le plan Ecoantibio est l'une des mesures politiques majeures de ces dernières années dans le domaine de l'élevage. Son objectif : réduire de 25% l'utilisation des antibiotiques d'ici à 2017. Suivant une approche One Health, visant la gestion « des risques sanitaires aux interfaces animal-homme-écosystèmes »¹, cette initiative relève d'une volonté de « lutte contre l'antibiorésistance ».

Dans ce contexte de prise de conscience des problématiques liées à l'utilisation des antibiotiques en élevage, cette communication porte sur l'expérimentation de l'homéopathie comme alternative à la médecine vétérinaire « conventionnelle ». Elle s'inscrit dans la perspective d'une sociologie des transitions agro-écologiques (Lamine et Bellon, 2009 ; Cardona, 2012). Plutôt qu'une contribution au débat sur l'efficacité de l'homéopathie, nous proposons une compréhension sociologique d'une transition vers une nouvelle pratique vétérinaire telle qu'elle peut être documentée en actes. Plus concrètement, nous interrogeons l'expérience d'un collectif d'éleveurs du Diois (Drôme), réunis autour de cette méthode de soin pour leurs animaux, pour certains depuis une vingtaine d'années, pour d'autres depuis un an seulement. À l'appui d'une enquête de terrain menée dans le cadre d'un stage de fin d'étude intégré au projet de recherche COTRAE², deux axes de réflexions ont été travaillés. Le premier axe questionne les formes de l'agir en collectif des éleveurs du Diois et son rôle dans l'acquisition et le perfectionnement de leurs compétences pratiques en matière d'homéopathie. Le deuxième axe se concentre sur la pratique du diagnostic homéopathique et tente de saisir ce qui s'y joue du point de vue des relations entre éleveurs, vétérinaires et animaux.

Notre étude de cas repose sur une enquête de type qualitative, articulant entretiens semi-directifs et observations ethnographiques. Son matériau est principalement constitué de quatorze entretiens effectués avec 11 éleveurs, dont 7 éleveurs de brebis, 3 éleveuses de chèvres, et une éleveuse de chevaux. S'ajoutent à ce matériau un entretien complémentaire effectué avec un vétérinaire et une conseillère en élevage biologique à la Chambre d'Agriculture de la Drôme, trois soirées d'observation de « veillées » entre éleveurs, ainsi que six demi-journées d'observation passées dans cinq exploitations différentes.

Les entretiens ont été menés selon une perspective compréhensive (Kaufman, 2003), c'est-à-dire dans l'objectif de procéder à une analyse conjointe des pratiques des éleveurs rencontrés et des significations qu'ils leur ont données. Le volet observation de l'enquête a quant à lui permis de documenter dans les détails leur pratique collective de l'homéopathie (Piette, 1996). Ces méthodes ont été mises en œuvre afin de pouvoir rendre compte *en actes*

¹ Créé par la Wildlife Conservation Society (WCS), le programme One Health associe de nombreux organismes internationaux (FAO, OMS, OIE, Unicef, Unisic et Banque Mondiale).

² Le projet COTRAE (2015-2019) est un projet PSDR, portant sur les échanges de connaissance dans « les collectifs agricoles pour une transition agro-écologique ». Il se construit autour d'une diversité d'études de cas.

de l'apprentissage en collectif de l'homéopathie, des relations entre éleveurs, animaux et vétérinaires face à un cas d'animal malade, au plus près des acteurs et de l'expérience qu'ils en font.

Comment se caractérise l'agir en collectif des éleveurs du Diois ? En quoi contribue-t-il à rendre possible la constitution de l'alternative que représente l'homéopathie en termes de médecine vétérinaire ? Quels types de relations occasionne-t-il entre éleveurs, vétérinaires et animaux ? Après avoir présenté la dynamique collective qui est à l'œuvre dans le Diois (I), nous rendrons compte d'un « agir en réseau » (Latour, 2006), associant de façon originale éleveurs, vétérinaires, mais aussi animaux (II). Nous tenterons pour finir de tirer une conclusion de ces observations (III).

1. La dynamique collective du diois

Nos hypothèses de départ reposaient sur l'identification d'un collectif et le questionnement de son rôle dans l'acquisition et le perfectionnement des compétences des éleveurs en matière d'homéopathie. Comment se caractérise ce collectif ? Les débuts de notre enquête ont vite montré qu'il serait difficile de nous saisir de quelque chose comme le « collectif homéopathie du Diois ». De fait, ce dernier ne se manifeste pas sous la forme d'un collectif formalisé dont les contours sont définis. Selon les termes de Christel Nayet, conseillère à la Chambre d'agriculture de la Drôme et organisatrice de formations en homéopathie, il s'agit plutôt d'une « dynamique collective », « non figée » et « informelle ». Cette dynamique se caractérise par l'enchevêtrement de plusieurs groupes, différents par leurs objets, par leurs histoires, et dont les compositions plus ou moins stabilisées ne se recoupent que partiellement. Afin d'approfondir notre approche de ce phénomène multi-situé, nous avons eu recours à une « ficelle » de Howard Becker (2002), intitulée « voir les gens comme des activités ». Cette ficelle consiste lorsqu'une enquête peine à définir ou distinguer les caractéristiques d'un groupe individu, à cesser de s'intéresser à ce que ces individus *sont* de par leur appartenance à un « type d'individu », pour s'intéresser à ce qu'ils *font ensemble* et faire la typologie de leurs activités collectives.

Trois « types d'activités »

Que font ensemble ces éleveurs du Diois ? Aux différents sous-groupes de la dynamique du Diois correspondent plusieurs types d'activités ayant trait à l'homéopathie en élevage. Les éleveurs se retrouvent à la fois pour des formations organisées par Christel Nayet, mais aussi pour des veillées nocturnes afin d'échanger sur leurs problèmes et d'examiner ensemble les symptômes de leurs animaux, ou encore pour la rédaction et la promotion d'un livre relatant leur expérience.

Publié en 2011, le livre *Homéopathie à la ferme, des éleveurs racontent* a pour objectif de « rendre compte sur papier », de « partager aux autres éleveurs » l'expérience d'une pratique collective de l'homéopathie en élevage. Il est le fait d'un groupe réuni en association, composé d'une douzaine d'éleveurs ainsi que de Christel Nayet et Alain Boutonnet, le vétérinaire intervenant dans les formations organisées avec la Chambre d'Agriculture. Les membres de cette association appartiennent à une première génération d'éleveurs pratiquant l'homéopathie depuis parfois près de trente ans. Pour la plupart retraités, la moitié d'entre eux vivent en dehors du Diois et seule une de ses membres participe actuellement aux formations. Par ailleurs, les activités de ce « groupe de l'association » (promotion du livre, organisation de formations en parallèle de celles organisées avec la Chambre) se déploient sur un territoire dépassant à nouveau celui du Diois.

Pour autant, si ces éléments invitent à considérer le « groupe de l'association » comme un groupe distinct, il apparaît que sa dynamique s'imbrique avec celle des autres activités liées à l'homéopathie en élevage dans le Diois. Ainsi, quatre des éleveurs membres de l'association participent aux veillées mentionnées plus haut, et ce en étant des acteurs clefs de leur organisation (ils les accueillent chez eux). Une implication, qu'ils présentent comme une façon de poursuivre « la mission de transmission » qui est celle de l'association. De plus, si la plupart des éleveurs de « la nouvelle génération », c'est-à-dire ceux qui se rendent aux formations, ne font pas partie de cette association, ils sont en revanche nombreux à être en possession du livre écrit par ses membres et à s'y référer durant les entretiens.

Organisées par Christel Nayet, conseillère en élevage biologique de la Chambre d'agriculture de la Drôme, les formations en homéopathie existent depuis 1998. Après s'être interrompues pendant trois ans, elles ont repris en 2012, et leur composition s'est renouvelée avec l'arrivée d'une nouvelle génération d'éleveurs. Au fil des années un noyau dur d'une douzaine d'éleveurs s'est constitué au sein du groupe des formations. Ce noyau dur est composé en grande majorité de femmes, dont la moitié sont installées depuis moins de cinq ans, et dont les deux tiers sont certifiées en agriculture biologique³. Notons que c'est au travers de cette activité de formation que la dynamique collective du Diois s'incarne sous sa forme la plus institutionnalisée. C'est-à-dire celle d'un groupe, constitué d'éleveurs inscrits à un programme de formations dispensées par un organisme public, et se retrouvant à intervalles réguliers.

Les formations ont lieu à l'automne, cinq à six demi-journées par an et se déroulent chez les éleveurs. Dans un premier temps théorique, les éleveurs y travaillent sur un ou deux remèdes homéopathiques, présentés par Alain Boutonnet (le vétérinaire intervenant) et pour lesquels ils récupèrent des fiches synthétiques. Ce dernier illustre ses présentations par des cas concrets ; illustrations que les éleveurs sont invités à compléter avec leur propre expérience. Le second temps des demi-journées de formation correspond à un temps plus pratique, celui

³ À l'inverse, la composition du groupe de l'association est paritaire.

des « études de cas » auxquels les éleveurs « font face » et pour lesquels ils ont besoin d'un appui du collectif. Ce deuxième temps s'effectue sous forme de tour de table, durant lequel chaque éleveur présente ses cas d'animaux malades, les diagnostics qu'il a pu faire, les remèdes qu'il a choisis, les résultats qu'il a observés. En compagnie d'Alain et Christel, les éleveurs échangent entre eux sur les différents types de problèmes auxquels ils ont affaire. Beaucoup d'éleveurs viennent aussi avec des cas non résolus ou en cours de résolution : s'opère alors un diagnostic collectif.

Plus récentes que les formations, les veillées existent depuis deux ans. Elles prennent la suite de « journées complémentaires aux formations », autrefois organisées spécifiquement pour traiter en groupe les « cas » des éleveurs. Dans cette configuration, la nouveauté tient à ce que Alain Boutonnet, le vétérinaire formateur n'est pas présent et que les éleveurs eux-mêmes sont à l'initiative de l'organisation de ces rendez-vous. L'idée pour ces derniers est de travailler leur pratique de l'homéopathie en autonomie et d'inscrire leurs échanges dans « une dynamique durable » qui ne soit dépendante « ni de l'existence des formations, ni de la disponibilité d'un véto » (Danielle, éleveuse retraitée de brebis laitière). Les veillées se déroulant au printemps, elles sont par ailleurs l'occasion d'entretenir la dynamique collective à une période de l'année où les formations n'ont pas lieu. Enfin, elles permettent de mettre en relation les éleveurs du groupe des formations avec ceux de l'association. Par leur expérience, ces derniers jouent un rôle clef d'accompagnement.

Les veillées ont lieu le soir, chez les éleveurs. Chacun s'y rend avec ses « cas » d'animaux malades, afin qu'ils soient diagnostiqués en collectif. À la différence des formations, où les nombreux cas des éleveurs sont en général traités sans que puisse être pris le temps de bien détailler les différentes étapes du diagnostic homéopathique, les veillées constituent un moment où « on prend le temps de traiter chaque cas ». Les éleveurs les plus expérimentés guident les novices dans leurs recherches des symptômes et les aident à se servir du *Répertoire* et de la *Matière Médicale*, deux outils clefs du diagnostic homéopathique. Les objectifs de ces veillées sont multiples : travailler au perfectionnement de leurs compétences à effectuer des diagnostics homéopathiques (observation des animaux, recherche de leurs symptômes dans le *Répertoire*) ; échanger sur les expériences de chacun ; mais aussi « résoudre » les cas en cours d'animaux malades.

Le collectif « face à un cas »

Avec la description de ces trois activités, nous venons donc de caractériser la dynamique du Diois. Mais qu'en est-il de cette dynamique dans la pratique même du soin par homéopathie ? Comment s'incarne-t-elle au quotidien, lorsque les éleveurs se retrouvent « face à un cas d'animal malade » ? À l'appui de l'exemple de deux cas et de leurs résolutions collectives, resserrons à présent la focale de nos analyses sur un moment spécifique et capital de la démarche homéopathique : l'observation d'un animal malade et le choix de son remède – l'épreuve du diagnostic homéopathique.

Intéressons-nous tout d'abord au cas de Pampille, une chèvre tombée malade au début du mois de février dernier. Audrey, sa propriétaire, effectue un **premier diagnostic** homéopathique en autonomie, débouchant sur un premier remède (*Nux vomica*), qu'elle donne à sa chèvre. Mais elle n'observe aucune évolution positive. Elle observe même une aggravation progressive des symptômes qu'elle a répertoriés. Pampille est en hypothermie, elle se tient debout, prostrée à l'écart du troupeau, elle a le regard hagard, grince des dents et sa salive est écumante. Dans la soirée, Audrey « panique » devant l'état de sa chèvre qui empire et contacte les Meurot, un couple d'éleveurs de brebis laitières, retraités depuis peu, membres de l'association Homéopathie à la Ferme et hôtes de nombreuses veillées. Elle leur décrit les symptômes de sa chèvre et ensemble ils effectuent un **second diagnostic** par téléphone. Leur recherche mène au remède *Arsenicum*. Après avoir « donné 3 fois *Arsenicum* », Audrey se couche avec « tel que c'était parti (...), la certitude de ne pas la retrouver vivante le lendemain ». Le lendemain matin à 6h00, les symptômes ont évolué, et Pampille semble aller mieux : elle mange un peu et remonte légèrement en température. Mais en fin de matinée de nouveaux symptômes apparaissent. Au téléphone avec les Meurot qui rappellent pour prendre des nouvelles de la bête, **un troisième processus de diagnostic** s'enclenche et l'ensemble des nouveaux signes observés par Audrey, puis répertoriés par le groupe, conduisent les éleveurs à opter pour un troisième remède, *Belladonna*. L'état de la chèvre s'améliore, mais trop doucement pour qu'Audrey s'en satisfasse. Au bout de quelques jours, Jean-Louis Meurot décide de se rendre sur place, accompagné de Victor, un berger de la vallée de Quint, lui aussi membre de l'association et participant aux veillées. Démarre ainsi **une quatrième séquence de diagnostic**, prenant en compte la dynamique de guérison dans laquelle la chèvre se trouve depuis que *Belladonna* lui est donné. Les éleveurs optent pour continuer avec *Belladonna* mais en changeant de dilution. Au fil des heures puis des jours qui suivent Pampille finira par retrouver son état normal et réintégrer le reste du troupeau. Pour finir, deux semaines plus tard, Audrey, Jean Louis et Victor restitueront lors de la veillée du six mars le processus de résolution de ce cas aux 7 autres éleveurs présents ce soir-là.

Complétons ce premier cas d'un second cas, tout aussi intéressant par la dimension collective de sa résolution, celui de Mélusine. Un cas qui survient en période de mise-bas, chez cette chèvre qui ne se lève plus pour aller manger et qui reste couchée, en hypothermie elle aussi. Mais outre cela, Mélusine « ne montre pas de grands symptômes ». Elle est « présente », elle « regarde bien » Delphine (sa propriétaire), « elle prend son grain quand on lui tend ». Cette absence relative de symptômes rend compliquée la « répertorisation » de son problème – c'est-à-dire la recherche de remèdes dans le *Répertoire homéopathique* à partir des symptômes. Delphine se lance toutefois dans un diagnostic en prenant en compte certains antécédents de sa chèvre qu'elle juge significatifs. Une fois son cheminement parcouru, c'est Alain Boutonnet, le vétérinaire des formations auquel elle fait appel par téléphone. Elle lui décrit l'état de Mélusine et lui explique comment elle a procédé, le remède qu'elle a trouvé. Il s'agit de *Conium maculatum*. À deux, ils décident de donner *Conium* trois fois par jour et Alain la conseille pour choisir la bonne dilution. Mais la température de Mélusine ne marque

pas d'amélioration significative : elle ne se lève toujours pas et pendant près d'une semaine Delphine doit lui donner à manger elle-même. Entre temps, et toujours en contact avec Alain, ils diagnostiquent un nouveau remède, *Natrum muriaticum*. Ce dernier « agit », et Mélusine marque un début de remontée de température... tout en restant couchée. Le lendemain sa température stationne à nouveau à un degré trop faible. Il faut donc trouver un autre remède. Ce à quoi s'attèle Delphine en s'efforçant de se libérer du temps pour fouiller dans sa *Matière Médicale*. Au bout d'une soirée, ses recherches la mènent à *Causticum*. Le lendemain matin à la première heure, elle appelle Alain et lui demande son avis sur ce remède :

« Et si tu veux c'est ça qui est bien avec Alain : c'est que, sauf si vraiment je me plante complètement, il va écouter le remède que j'ai choisi, les raisons pour lesquelles je l'ai choisi, mes observations de l'animal... ce qui me fait dire que c'est le bon etc. Donc là je lui dis « j'ai trouvé ça ! Je suis allé dans la Matière Médicale et voilà ce qu'ils disent » etc. Je lui explique comment j'ai fait. Et il me dit « ok vas-y »... Ou pas hein, mais si jamais tu te trompes, il ne va pas de suite te dire « bah non c'est pas ça ». Il va t'écouter, même si c'est pas le bon remède, il est à l'écoute... » [Delphine]

Deux heures après avoir donné *Causticum*, Mélusine est debout et se déplace à nouveau dans la bergerie. Le soir sa température est remontée. « J'ai halluciné » confie Delphine, à propos de cette chèvre qui a passé une semaine couchée en hypothermie dans un coin de sa chèvrerie. Pourtant, si peu à peu la chèvre retrouve ses habitudes, elle ne retrouve pas son poids. Et la masse importante qu'elle a perdue durant cette semaine est sans doute une des raisons pour laquelle Mélusine, âgée de 6 ans et demi, finit par mourir deux mois plus tard.

2. Apprendre et pratiquer l'homéopathie : l' « agir en réseau » des éleveurs du Diois

Cette approche par l'activité de diagnostic permet de montrer comment « face à un cas » d'animal malade, la dynamique du Diois trouve matière à s'incarner. Audrey et Delphine observent leurs animaux et s'interrogent sur leur « cas », elles cherchent le remède qui leur convient. Pour cela elles s'appuient sur des connaissances acquises en collectif durant les formations et les veillées. Mais elles sollicitent aussi et directement l'aide d'éleveurs plus expérimentés, ou encore celle d'Alain, le vétérinaire homéopathe des formations. Ce phénomène s'opère dans les termes d'un « agir en réseau » (Latour, 2006), que nous jugeons intéressant de questionner au moyen de l'outillage conceptuel de la sociologie de la traduction (Akrich *et al.*, 2006) et des médiations (Hennion, 2007). C'est à dire, une sociologie d'inspiration pragmatique qui s'attache à documenter « ce qui circule » dans un tel réseau, et qui cherche à qualifier les relations entre les acteurs (ou « médiateurs ») qui le composent du point de vue de leur action sur la qualité de cette « marchandise » qui circule.

Un appui technique doublé d'une « ouverture aux autres »

Nos analyses de ce qui se joue dans les formations, dans les veillées et dans les lectures du livre *Homéopathie à la Ferme*, ont permis de caractériser leur valeur du point de vue de l'expérience qu'en font les élèves du Diois.

Ces activités constituent tout d'abord un appui technique dans la pratique de l'homéopathie, en permettant des partages d'expérience entre élèves autour d'une diversité de cas et des « traces » qu'ils en conservent. Les fiches distribuées en formation, les prises de notes durant les veillées, permettent aux élèves de capitaliser sur l'expérience des autres (celle des pairs du groupe mais aussi celle d'Alain), de se constituer un panel de référence, et ainsi de « gagner du temps » dans leurs diagnostics.

Ces capitalisations qui permettent d'écourter le travail de diagnostic ne suffisent toutefois pas. Car au principe même du diagnostic homéopathique se trouve une forme d'empirisme radical qui tend à ce que tous les cas soient uniques. Il s'agit du principe selon lequel deux malades atteints d'une même maladie n'auront pas le même remède, le remède se décidant suite au diagnostic personnalisé et holistique de la bête. Ce principe se traduit aussi par la succession de plusieurs diagnostics-remèdes, car les malades évoluent au cours de leur maladie. Or, en présence de cas « complexes », la généralité de l'expérience des pairs tend à diminuer fortement. Les élèves doivent alors être en mesure de faire un diagnostic approfondi de leur bête, de pouvoir observer et répertorier eux-mêmes les symptômes qui sont les siens. Est-ce à dire que dans ces situations les élèves se retrouvent livrés à eux-mêmes ? Non, car ici encore le collectif peut être mobilisé : par les veillées, qui sont spécialement dédiées au traitement de ces cas, ainsi qu'au perfectionnement des compétences de diagnostic homéopathique des élèves (recherche et observation), mais aussi de façon directe sous la forme d'entraides face à un cas. Le cas d'Audrey et de sa chèvre Pampille constitue un bon exemple de ces entraides entre élèves. Il donne en effet l'illustration d'un diagnostic effectué à plusieurs : trois élèves y participent en plus d'elle et son mari, par téléphone d'abord, avant de se rendre jusqu'à sa ferme. On y voit l'appui du couple Meurot et de leur expérience, ainsi que celui de Victor, sollicité pour son « aisance avec le *Répertoire* ». D'un point de vue pratique, le groupe contribue donc à l'apprentissage des remèdes homéopathiques ainsi qu'à un perfectionnement des compétences des élèves à opérer leurs propres diagnostics.

Mais d'autres raisons peuvent expliquer le besoin de faire appel aux autres. Au-delà d'une maîtrise du processus de recherche des remèdes, l'aide d'un pair peut s'avérer précieuse à bien des égards. Ainsi, Agnès (chevrière), explique que même si « l'élève connaît ses bêtes mieux que les autres » et qu'il est « le seul à pouvoir les observer finement », il manque parfois cruellement d'un « regard extérieur » qui soit plus « neutre », c'est à dire plus « détaché ». Car « quand on a la tête dans ses soucis, on a parfois du mal à prendre du recul sur ce qui nous arrive (...) on panique et on est plus capable de rien ».

De façon plus générale, les entretiens avec les éleveurs ont permis de faire émerger que venir en formation ou en veillée relève d'une expérience primordiale « d'ouverture aux autres », et ce sur des sujets cruciaux et souvent éprouvants pour ces derniers. « Au-delà de l'homéo »⁴ ces rendez-vous collectifs sont une occasion de « sortir de chez soi et voir du monde », de « partager ses souffrances » et de ne « plus être seul avec ses problèmes ». Une expérience d'autant plus significative qu'elle s'inscrit dans un quotidien marqué par son caractère « absorbant » ainsi que par l'isolement géographique des éleveurs du Diois. Lorsqu'ils viennent en formation ou en veillées, les éleveurs viennent donc (certes) apprendre ou se perfectionner dans une technique de soin qu'ils pourront remobiliser une fois de retour dans leurs élevages mais ils le font aussi pour « se voir » et « s'aider », « s'écouter » et se « confier ». Ce dont fait part très explicitement Agnès, ci-dessous (nos soulignages) :

« Chantal l'autre jour me disait que l'homéopathie lui a changé la vie, parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur d'autres. Même si il s'agit de quelqu'un qui n'est pas très doué : elle sait qu'elle va quand même pouvoir lui demander son avis, et essayer de travailler un peu, à deux ou à trois, pour trouver un remède. Ça c'est vachement important, il faut que tu le prennes en compte dans ton étude. Je pense même que dans l'homéo c'est le plus important... Enfin non (rire) : le plus important c'est quand même de trouver le bon remède ! Mais voilà, ça fait parti d'une démarche qui ne peut qu'aider les éleveurs. Le fait de ne pas sentir tout seul, de pouvoir parler de ses problèmes (...). Tu le vois bien de toute façon, en veillée, on arrive, on déballe nos cas et ... bah rien que le fait de le dire... hé bien ça nous fait du bien quoi... Voilà, le fait de pouvoir se confier à quelqu'un et de dire " ha bah là j'ai cette chèvre elle ne va vraiment pas bien, quoi" (...). Je trouve que ce que ça peut apporter au niveau des relations entre éleveurs c'est au moins aussi important que la technique de l'homéo. C'est une ouverture quoi, franchement. » [Agnès]

La médiation d'Alain dans la résolution des cas

Autre dimension importante dans cet agir en réseau : le rôle d'Alain Boutonnet, vétérinaire intervenant des formations de la Chambre d'Agriculture, que le cas de Mélusine met en évidence. Soulignons d'abord, et avant même de nous intéresser à la qualité de sa médiation, un élément constitutif de cette dernière : sa disponibilité. Une disponibilité qu'atteste notamment la fréquence de ses contacts avec Delphine. Bien qu'Alain soit un vétérinaire retraité, sa disponibilité vient de ce qu'il propose, depuis chez lui, des permanences téléphoniques tous les matins de la semaine⁵.

Mais cette disponibilité se caractérise aussi par un intérêt et une « envie de partager, nous touchons cette fois à ce qui fait la qualité de sa médiation selon les éleveurs. Plusieurs éleveurs soulignent l'importance pour eux d'être en contact avec un professionnel de la santé

⁴ Il s'agit d'une expression idiomatique que nous avons retrouvée chez de nombreux éleveurs.

⁵ « Bien qu'il soit retraité », ou peut-être plutôt grâce au fait qu'il soit retraité. Car se tenir non loin de son téléphone chaque matin de la semaine implique sans doute une certaine liberté dans son emploi du temps. Ce dont les vétérinaires en exercice ne disposent sans doute pas.

qui manifeste « un intérêt » prononcé pour les problèmes qu'ils rencontrent avec leurs animaux. « Il te rappelle », soulignent-ils souvent en guise d'illustration de cet intérêt. À cela s'ajoute l'absence de « relation commerciale » reliant Alain et les éleveurs du Diois. Le point est d'autant plus crucial qu'il distingue son accompagnement de celui que les éleveurs peuvent trouver avec les autres vétérinaires. Un sujet qui est souvent revenu sur la table durant les entretiens. Céline, éleveuse de 200 brebis allaitantes, raconte par exemple comment à ses débuts dans l'élevage, les vétérinaires commerciaux de sa coopérative venaient régulièrement « jusque dans (sa) cour » pour lui vendre des traitements, et comment ils parvenaient à la « persuader qu'il y a besoin de traiter (...) même parfois en préventif ». À l'inverse et avec le temps, c'est une « relation d'amitié » qui s'est tissée entre Alain et les éleveurs du Diois.

Enfin, l'observation sans doute la plus importante qu'il nous est possible de faire sur la base du cas de Mélusine a trait aux rôles qui furent celui d'Alain et de Delphine dans les multiples inflexions du diagnostic dont la chèvre fit l'objet. En effet, nous avons pu observer que ce n'est pas Alain qui faisait le diagnostic, mais Delphine elle-même : pour les trois remèdes choisis, elle avait chaque fois fait une recherche au préalable. Et Delphine de nous souligner combien cette façon de procéder lui convenait, soulignant notamment la capacité « d'écoute » d'Alain. Il « encourage les éleveurs à faire leurs recherches eux-mêmes », précise-t-elle encore. Il confirme ou infirme le choix du remède, donne son avis. Il pose aussi des questions, et cherche à affiner l'observation de l'animal en invitant parfois l'éleveur à renouveler sa façon de questionner sa bête, pour compléter la liste des symptômes qu'elle exprime, et parvenir plus sûrement à un remède approprié.

Selon Alain Boutonnet, la plus-value du vétérinaire est celle d'un thérapeute de métier. Contrairement aux éleveurs, le vétérinaire est à plein temps en train de soigner et capitalise plus d'expériences qu'il peut ensuite recroiser et partager :

« Le thérapeute est précieux par son expérience et par sa réflexion, parce qu'il fait ça à plein temps... là où des éleveurs ne peuvent s'investir que sur un bout de temps (...) ils traitent les animaux, font le fromage, le vendent, gèrent leur ferme, la comptabilité, font les foins, ils ont mille choses à faire... tandis que moi je me suis spécialisé là-dedans. » [Alain]

Toujours selon les conceptions d'Alain, « dans cette pièce qui se joue à trois », entre la bête malade, l'éleveur et le vétérinaire, c'est l'éleveur, par la connaissance intime qu'il a de ses propres bêtes qui « doit jouer le rôle principal ». L'expérience est d'ordre « politique » (selon plusieurs éleveurs), dans la mesure où ce rôle renforcé des éleveurs entre en rupture avec la répartition des rôles qui s'observe usuellement dans le monde de l'élevage, où les vétérinaires sont ceux qui disposent des compétences pour diagnostiquer les problèmes de santé dans les troupeaux, où ce sont eux qui soignent, pendant que les éleveurs « attendent » et exécutent leurs recommandations. « On peut enfin faire appel à notre intelligence (...) aux choses dont on sait qu'elles sont importantes pour la bonne conduite de l'élevage » explique Céline sur ce sujet. Sur un plan plus psychologique, cette expérience permet aussi de passer d'un sentiment de « culpabilité » et « d'impuissance » face aux problèmes de santé des animaux, à un

sentiment de « responsabilité » vis-à-vis de « notre mission première qui est de prendre soin des animaux », précisent les auteurs du livre *Homéopathie à la ferme* (2011).

La relation éleveur-animal dans le diagnostic homéopathique

Poursuivons notre métaphore du réseau pour caractériser ce qui se joue dans ces diagnostics en collectifs. Il nous faut maintenant tenir compte du fait que ce réseau n'est pas composé uniquement d'acteurs humains. Car c'est bien de soigner un animal qu'il s'agit. Or, ces considérations que nous venons de quitter sur le rôle des éleveurs dans le soin homéopathique tel qu'il s'expérimente dans le Diois ont des conséquences directes sur leurs relations aux animaux :

« Avant j'observais déjà beaucoup les animaux, mais quand il y avait un problème de santé, il y avait ce stade où, pof, tu perds le fil, tu perds le contact avec tes animaux, ça se fige, ça t'échappe (...) Le vétérinaire vient, il fait son diagnostic et ne tient pas compte de toi (...) il donne son médicament et pendant ce temps tu attends (...) Avec l'homéo, tu gardes le lien avec ton animal tout au long de la maladie, tu te bats avec lui. » [Agnès]

« Garder le lien avec son animal », « se battre avec lui », ou encore, pour reprendre les mots d'autres éleveurs, « gagner sa confiance » (Aline, éleveuse de brebis allaitantes), « l'interroger » (Jean-Louis) lui « faire sentir qu'elle a de l'importance » (Delphine, éleveuse de chèvres laitières), sont autant d'expressions signifiant que l'expérimentation de l'homéopathie relève pour ces éleveurs d'un engagement aux côtés de leurs animaux.

En questionnant cette relation éleveur-animal telle qu'elle se trouve observable au travers de l'activité collective de diagnostic homéopathique durant les veillées, nos analyses ont pu montrer que cet engagement des éleveurs se spécifie dans les termes d'une véritable épreuve de compréhension de l'animal. Comment les animaux sont-ils appréhendés dans le diagnostic homéopathique ? Comment donnent-ils des signes, ou encore comment trouve-t-on des signes chez eux ? Qu'apprennent les éleveurs de leurs animaux via leur pratique de l'homéopathie ? Le diagnostic homéopathique repose sur le principe de soigner un malade plutôt que de soigner une maladie. Le choix du remède adéquat découle du croisement entre une pluralité de symptômes observés chez l'animal malade. En tirant une seconde ficelle, celle de « l'éleveur comme enquêteur », nous nous inscrivons ici dans le sillage des travaux de Vinciane Despret et Bruno Latour sur la science « en train de se faire ». La première ayant montré que le type de questions posées aux animaux est fortement corrélé avec le type de réponses qu'on peut obtenir d'eux (Despret, 2010) ; le second ayant montré que les scientifiques ne se trouvent jamais seuls face à leurs « objets d'études » mais qu'il y a toujours un nombre conséquent de « choses » entre eux et avec eux : des non-humains, qu'il s'agit d'éliminer afin de rendre plus intelligible le monde des choses (réduction), mais aussi des outils, qui leurs permettent de saisir la réalité, de « fabriquer de la référence » (transsubstantiation) - (Latour, 1989 ; 1993).

Pour les éleveurs homéopathes, l'observation des animaux et le diagnostic d'un malade s'effectuent équipés d'un système de référence matérialisé par le *Répertoire* et la *Matière Médicale*. Ce système de référence, constitue une forme de « réduction » (Callon 2003), car il s'agit pour l'éleveur de faire correspondre les symptômes de son animal à ceux de la littérature homéopathique. Pour autant, et dans le même temps, le *Répertoire* et la *Matière Médicale* multiplient les niveaux de compréhension de l'animal. En effet, pour « trouver le bon remède » les éleveurs doivent croiser des symptômes d'origine physiologique, psychosociologique, environnementale ou encore historique. En ce sens, le *Répertoire* génère de la complexité dans l'observation et contraint les éleveurs à se questionner sur leurs animaux, selon des modalités auxquelles ils n'avaient pas songé. S'ouvre ainsi le champ des possibilités d'expression de singularité pour un animal malade, et du point de vue de l'éleveur, la découverte du bon symptôme s'avère souvent une occasion de redécouvrir son animal.

Ainsi, à travers la pratique de l'homéopathie, les éleveurs renforcent leur autonomie dans la gestion de la santé de leurs troupeaux ; autonomie d'autant plus renforcée qu'elle se traduit, au quotidien par le développement d'une attention fine aux comportements de leurs bêtes.

3. Conclusions

En quoi cette recherche contribue-t-elle à une meilleure compréhension des transitions agro-écologiques ? Précisons sur cette question que notre étude ne se donnait pas pour objectif d'analyser l'évolution des pratiques de soins propres à chaque éleveur ; analyse dont le propre aurait été de chercher à caractériser les étapes dans leurs trajectoires d'apprentissage et d'adoption de l'homéopathie comme méthode de soin. De telles perspectives de recherche ont notamment été mise en œuvre dans des travaux portant sur des conversions à l'AB (Lamine et Perrot, 2006). Mais bien qu'elle soit partout en filigrane, la question du changement de pratique comme processus n'a pas été travaillée par cette enquête.

Qu'avons-nous fait alors ? Nous nous sommes rendus sur des sites, où des éleveurs soignent *effectivement* leurs animaux au moyen d'une méthode, l'homéopathie, qui se distingue des antibiotiques. Plus exactement, nous nous sommes intéressés au fait que ces éleveurs ne pratiquent pas cette méthode de façon isolée, mais qu'ils sont plusieurs à y avoir recours en même temps, et que cette pratique commune fait l'objet d'interactions multiples entre eux. En somme, nos analyses ont porté sur un phénomène d'ordre collectif. De ce point de vue, notre étude s'inscrit dans un domaine d'étude déjà fortement développé (Darré 1994 ; Compagnone, 2009 ; Cardona et Lamine, 2014).

C'est sur cette question du collectif comme espace propice au développement de pratiques alternatives que notre travail peut prétendre contribuer à une sociologie des transitions agro-écologiques. Mais précisons que, plutôt qu'à une définition comme celle de Jean-Pierre Darré

renvoyant au « collectif » comme un groupe d'individus intentionnellement constitué, de surcroît composé d'acteurs « humains », notre usage de la notion de collectif renvoie davantage à la conception qu'en a développé la sociologie des sciences et des techniques et notamment Bruno Latour (1989). C'est à dire à un collectif « hybride », composé « d'acteurs hétérogènes » : des éleveurs, un vétérinaire, une conseillère en élevage biologique, mais aussi des animaux, ou encore des objets comme le *Répertoire* ou la *Matière Médicale*. Nous avons concentré nos réflexions sur la façon dont, en actes, ces différents acteurs « font collectif » autour de l'homéopathie, en prenant pour principe analytique cette idée que « les collectifs » se concrétisent dans l'action qui permet à une enquête d'en rendre compte (Latour, 2006). Notre approche est donc assez « présentiste » : c'est une sorte de photographie, une compréhension d'activités tels qu'elles sont en cours dans des situations et des moments précis. Nos analyses n'ont pas mis en perspective ces activités collectives avec la dimension évolutive des pratiques des éleveurs, elles n'ont pas traité de l'apprentissage comme d'un processus diachronique mais plutôt de l'apprentissage « en train de se faire ».

La question à laquelle nous nous sommes efforcés de répondre est donc la suivante : *comment une pluralité d'acteurs fait-elle collectif dans la pratique de l'homéopathie telle qu'elle s'observe dans le Diois ?* L'intérêt d'une telle problématique tient à notre conviction qu'une façon intéressante de rendre compte de la valeur d'une alternative est de se tourner vers l'étude des situations au sein desquelles les acteurs qui y aspirent se trouvent à l'épreuve de sa réalisation. Ainsi, il nous semble pouvoir avancer que c'est dans le « comment » de ce collectif du Diois tel que notre enquête a permis de le documenter (animaux compris donc), que la valeur d'une pratique comme l'homéopathie se trouve en cours de définition.

Comment est-ce que se caractérise la pratique collective de l'homéopathie dans le Diois ? Par des *façons de s'associer* entre acteurs, que nous avons cherché à décrire au moyen des concepts de *relation* et de *médiation*. Par leur qualité, nous avons montré que ces associations et les activités qui les consacrent font progresser les éleveurs dans leur pratique de l'homéopathie : en augmentant et consolidant leur référentiel de cas d'animaux malades, en perfectionnant leurs compétences à observer et comprendre leurs animaux afin d'établir un diagnostic homéopathique, leur permettant ainsi d'obtenir plus de « réussites » dans leur pratique de l'homéopathie⁶.

Mais ce n'est pas la seule leçon que nous retirons de cette enquête. En effet, notre perspective compréhensive a permis de montrer que pour ces éleveurs, pratiquer l'homéopathie ne saurait se limiter au simple fait d'avoir recours à une médecine qui n'est pas celle des antibiotiques. Soulignons-le, c'est quelque chose qui va bien « au-delà ». C'est une occasion « d'être ensemble », de revisiter leur rapport à leur métier, d'en « être fier », plutôt que d'en « avoir honte », d'être « responsable ». C'est une occasion de revisiter leur rapport aux pairs de la profession comme aux vétérinaires et, en conséquence directe, c'est une façon

⁶ « Réussir en homéopathie », c'est là une autre expression idiomatique des éleveurs du Diois qui a donné son titre au mémoire associé à cette enquête, ainsi qu'à la présente communication.

de revisiter leur rapport aux animaux et à leurs souffrances, de se donner les moyens de les comprendre. C'est enfin une « expérience politique », une « philosophie de vie », une « démarche », comme ils sont nombreux à le dire. Ces significations que les éleveurs donnent à leur pratique de l'homéopathie sont capitales. Elles nous enseignent que, dans le Diois, la valeur de l'homéopathie se fabrique dans une expérience collective qui dépasse la pratique de l'homéopathie comme technique de soin, pour prendre la forme d'une expérimentation écologique au sens où l'entend Émilie Hache (2011), c'est-à-dire au sens d'une expérience de critique en actes, redéfinissant les rapports éleveurs, vétérinaire et animaux.

Ainsi, au terme de cette enquête, notre façon d'envisager le rapport entre collectif et transition agro-écologique s'est déplacée, ou du moins enrichie. Nos hypothèses initiales questionnaient le « rôle d'un collectif » comme lieu d'apprentissage, où des éleveurs se forment ensemble à une technique alternative. Notre étude confirme et documente cette hypothèse. Mais elle montre que la dynamique collective du Diois c'est aussi une *expérimentation* au sens de Dewey (1927), qui participe de définir l'homéopathie. Elle montre que dans ses caractéristiques propres (les acteurs qu'elle associe et la façon dont elle les associe), la dynamique du Diois est à la fois le moyen de l'homéopathie et la valeur qui en résulte au sens d'une *fin en soi*. Ce qu'explique très clairement Agnès au sujet des relations entre éleveurs (II), lorsqu'elle affirme (presque) que c'est là « le plus important dans l'homéo ». Cela signifie-t-il que l'homéopathie rime nécessairement avec le fait d'échanger entre éleveurs ? À en écouter Alain Boutonnet se remémorer les années 90 et les débuts des formations en homéopathie, c'est bien d'une *découverte* qu'il s'agissait. Nous concluons par cet extrait de son entretien qui montre bien le caractère expérimental de la dynamique collective du Diois :

« C'est à cette époque qu'on a découvert que l'homéo vétérinaire pouvait se travailler en groupe, et que c'était très enrichissant ainsi. Et depuis, on en a fait la preuve des dizaines de fois, soit par des cas travaillés dans les formations, soit par téléphone ou par mail (...) c'est comme ça qu'on progresse (...). La preuve c'est qu'après les formations je reçois régulièrement des mails avec des éleveurs qui me disent « ah vivement la prochaine réunion, j'ai plein de choses à raconter » ou « ah encore trop de temps avant la prochaine fois » : les gens sont impatients (...). Si bien que cette histoire de groupe en homéopathie je pense que c'est une nécessité absolue ». [Alain]

Bibliographie :

ASSOCIATION HOMÉOPATHIE À LA FERME (2011). *Homéopathie à la ferme des éleveurs racontent*, Editions Repas, Collection Pratiques Utopiques, 240 p.

AKRICH M., CALLON M. et LATOUR B. (dir.) [2006] *Sociologie de la traduction, textes fondateurs*, Presse des Mines 304 p.

BECKER Howard S. (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, coll. « Guides Repères ».

- CALLON, M. (2003). "Science et société: les trois traductions." Cahiers du Mouvement universel de la responsabilité scientifique 42 : 54-71.
- CARDONA Aurélie (2012), *L'agriculture à l'épreuve de l'écologisation. Eléments pour une sociologie des transitions*, (thèse de doctorat EHES), 429p.
- CARDONA A., LAMINE C., Liens forts et liens faibles en agriculture. L'influence des modes d'insertion socio-professionnelle sur les changements de pratiques in Bernard de Raymond A. et Goulet F., *Sociologie des grandes cultures: au cœur du modèle industriel agricole*, 2014, 224p.
- COMPAGNONE, C., et al. (2009). *Conseil et développement en agriculture: Quelles nouvelles pratiques ?* Versailles.
- DARRÉ J-P., (1994). Pairs et experts dans l'agriculture. Dialogues et production de connaissance pour l'action. Erès Editions, 228 p.
- DESPRET Vinciane (2010). « Intelligence des animaux : la réponse dépend de la question », *Esprit*, vol. juin, no. 6, 2010, pp. 142-154.
- DEWEY John (2003 ; 1927), *Le public et ses problèmes*, trad. et introd. J. Zask, Pau : Farrago / Léo Scheer.
- HACHE Émilie (2011), *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, collection Les empêcheurs de penser en rond. 247p.
- HENNION Antoine (2007). *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Métailié, coll. « sciences humaines », 397 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan. 128p.
- LAMINE C., PERROT N., (2006). Trajectoires d'installation, de conversion et de maintien en agriculture biologique : étude sociologique. Rapport de recherche du projet Tracks, volet sociologique, INRA, 66 p.
- LAMINE C., BELLON S. (dir.), (2009), *Transitions vers l'agriculture biologique. Pratiques et accompagnements pour des systèmes innovants*, éd. Educagri-Quae.
- LATOUR Bruno (1989), *La science en action*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (1993), « Le 'pédofil' de Boa-Vista – montage photophilosophique », in *La clef de Berlin, et autres leçons d'un amateur de sciences*, Paris. La Découverte, 252p.
- LATOUR Bruno (2006), *Changer la société, refaire la sociologie*, Paris, La Découverte, 402p.
- PIETTE Albert, (1996), *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris, Métailié.